théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

NOVEMBRE

dossier de presse

Florian Bosc
florianbosc@13vents.fr
04 67 99 25 20
06 60 85 59 17

NOVEMBRE

3 ***Laboratoire Poison***
conception, écriture, mise en scène : Adeline Rosenstein
mer 16 et jeu 17 nov à 19h
ven 18 nov à 20h

9 ***Décris-Ravage***
textes écrits ou recueillis, mise en scène : Adeline Rosenstein
jeu 24 nov à 19h
ven 25 nov à 20h

13 **Qui Vive !**
sam 19 nov de 17h à 1h
Koulounisation
conception et interprétation : Salim Djaferi

15 **Rencontres des Arts de la Scène en Méditerranée**
à Casablanca, *Dérive casablancaise*
du 30 nov au 3 déc

16 **Et aussi**
sam 19 nov à 11h Café littéraire organisée par l'Association des spectateurs
sam 12 nov de 10h à 18h, atelier de lecture collective
lun 14 nov de 19h à 21h30, atelier éphémère
jeu 24 nov, formation « Accueillir des publics en situation de handicap »
les dim 27, lun 28 et mar 29 nov, atelier de jeu
du lun 29 nov au ven 31 mars, stage « Métiers artistiques du théâtre »

Exposition
Yohann Gozard et Wilson-Pajic Nancy

Radio 13 vents
tous les samedis à 10h sur Radio Clapas

LABORATOIRE POISON

conception, écriture, mise en scène : Adeline Rosenstein

avec : Aminata Abdoulaye Hama, Marie Alié, Habib Ben Tanfous, Djucu Dabo, Marie Devroux, Salim Djaferi, Rémi Faure El Bekkari, Titouan Quittot, Adeline Rosenstein, Talu, Audilia Batista en alternance avec Christiana Tabaro, Jérémie Zagba en alternance avec Michael Disanka

assistanat à l'écriture, dramaturgie et mise en scène : Marie Devroux
regard extérieur : Léa Drouet
documentation : Saphia Arezki, Hanna El Fakir
regards historiques : Jean-Michel Chaumont (*Poison 1*), Denis Leroux (*Poison 2*), Jean Omasombo Tshonda (*Poison 3*)
direction technique : Raphaël Noël
composition sonore : Andrea Neumann, Brice Agnès
espace et costumes : Yvonne Harder
lumières : Arié van Egmond

Où placer la frontière, dans un combat politique, entre visée stratégique, ruse nécessaire et trahison possible ? Cette incertitude est le lot empoisonné de tout trajet militant, quand le courage d'une décision doit naviguer au gré d'un rapport de forces instable. Sur scène, c'est collectivement que s'examine la question, depuis l'occupation nazie en Belgique jusqu'aux luttes indépendantistes en Algérie, au Congo, en Guinée-Bissau et au Cap vert. Les acteurs et actrices y donnent forme à la logique (positions et hésitations) des protagonistes : états, militants, roi des belges, Lumumba…

© Vincent Arbelet

mer 16 et jeu 17 nov à 19h
ven 18 nov à 20h

durée estimée 3h50, entractes compris

production : Maison Ravage, La Comédie de Saint-Etienne, CDN, La Criée Théâtre national de Marseille et le Théâtre Gymnase-Bernardines

coproduction : ExtraPôle Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Scène nationale Châteauvallon - Liberté, Théâtre national de Nice, Théâtre Dijon Bourgogne CDN

*Plateforme de production soutenue par la Région SUD Provence-Alpes-Côte d'Azur rassemblant le Festival d'Avignon, le Festival de Marseille, le Théâtre National de Nice, le Théâtre national de Marseille La Criée, Les Théâtres, Anthéa, la scène nationale Liberté-Châteauvallon et la Friche la Belle de Mai

Laboratoire Poison est un chantier documentaire en différents chapitres : *Poison 1*, *Poison 2*, *Poison 3*, *Trahison* et *Poison 4 : antipoison*

Poison 1* et *2* et *3* et *Trahison* et *Antipoison* ou *Poison 4

Il arrive qu'un groupe minoritaire refuse de se soumettre à un système qui exerce une violence sur lui.
Lorsque ce groupe s'organise clandestinement, il doit faire face au soupçon de trahison. C'est l'amitié qui est alors attaquée. À qui pardonne-t-on une faiblesse ? À qui tient-on de grands discours ? Peut-on exposer les erreurs d'un mouvement de résistance sans le prendre de haut ? Et quand le réel sombre dans un excès de théâtralité, que faire de la tentation de censurer ?
La première partie de ce chantier documentaire, le *Laboratoire Poison 1*, pose ces questions à partir de documents alertant sur les apories de la « collaboration stratégique ». Les *Laboratoires Poison 2*, *3* et *4* suivent les parcours d'anciens résistants face aux luttes pour l'indépendance de différents pays colonisés respectivement par la France, la Belgique et le Portugal.
À la circulation des techniques de répression correspond la circulation des images des luttes de libération dont nous avons hérité. Le théâtre, refusant la posture d'expertise, permet de critiquer ces images pour les articuler avec le présent.

© Annah Schaeffer

Au sujet de *Laboratoire poison 4* ou *antipoison*

Comment raconter l'imbrication des domaines intimes, politiques et d'organisation du quotidien pour des femmes engagées dans des luttes politiques révolutionnaires ? Comment raconter des situations militantes vécues par des femmes en prenant en compte cette imbrication complexe, tout en respectant l'importance différemment accordée par elles à ces différents domaines ?
ANTIPOISON fait apparaître sur scène des femmes résistantes trop absentes des récits de résistance, eux-mêmes trop absents de la mémoire du monde. Elle retraverse, complète, apporte une lumière nouvelle sur le spectacle *Laboratoire Poison*, deux pièces destinées à être jouées ensemble. Dans le travail de recherche et de création en série d'Adeline Rosenstein, *ANTIPOISON* poursuit, complète et clôture *Laboratoire Poison*. Construite comme un contre-exemple, elle vient enrichir le propos en apportant une nuance jugée nécessaire : se demander concrètement, si nous voulions par exemple parler du PAIGC, le mouvement de résistance au colonialisme portugais pour la libération du Cap-Vert et de la Guinée-Bissau, comment nous ferions, « cette fois-ci », pour y inclure l'action des femmes.
L'histoire de la fin du colonialisme portugais en Afrique invite à reprendre depuis le début de la dictature salazariste au Portugal, l'Estado Novo, et cela nous permet de réenvisager les événements cités dans *Laboratoire Poison* : antifascisme, libération du nazisme, révolution algérienne, indépendance du Congo ; l'occasion de revenir sur certaines contributrices à ces histoires mises de côté par l'Histoire, ou de se baser sur d'autres types de documents, issus d'un mouvement de résistance dont il est possible de rencontrer des témoins vivantes aujourd'hui.
Au départ, il y avait eu la lecture en 2015 de documents que m'a fait découvrir le sociologue Jean-Michel Chaumont, publiés en partie dans son dernier ouvrage *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes* (Paris, 2017) et qui font l'objet du spectacle *Laboratoire Poison 1*.
Ces documents, rédigés par des résistants communistes belges après leur retour de camps de concentration, relatent leur expérience de détenus soumis à la torture et à l'injonction de la dénonciation. Le refus d'obéir de quelques uns permettra d'arrêter la vague de trahisons en chaîne (« la razzia de juillet 1943 ») et au parti clandestin de se reconstruire.
Après la guerre, une épuration partielle du parti s'organise, mais l'affaire est globalement tenue sous silence pour ne pas nuire au prestige du parti. Et par conséquent, l'héroïsme de ceux qui ont refusé de collaborer le sera aussi. Pour certains acteurs, traîtres notoires ou héros dégoûtés, l'exil vers d'autres contrées géographiques (en Afrique) ou politiques (maoïsme) s'ensuivra : le Sud offre « une seconde chance » aux perdant.e.s de l'après-guerre.
Laboratoire Poison est un lieu d'observation, où l'on joue à se demander quel visage, quel détail, quel effet sonore ou lumineux, quel moindre facteur exercerait une influence décisive sur notre désir d'intransigeance ou au contraire sur notre disposition à excuser un fait de trahison.

Adeline Rosenstein

© Annah Schaeffer

Approches esthétiques et formelles

Nous nous lançons dans une étude approfondie « des gestes » et de la « routine » de la répression à l'aide d'un langage chorégraphique qui tente de schématiser des situations documentées par le biais de scènes muettes sonorisées et commentées. En partant de la gestuelle développée dans *Laboratoire Poison 1*, nous mettons à l'épreuve ce langage au fil des autres chapitres en le confrontant à différents contextes de guerres de libérations.
Nous mettons au point, en présence d'historien.ne.s, de chercheur.se.s ou de témoins, des chorégraphies de schématisation afin de mener cette exploration théâtrale d'homonymes et « d'homogestes » politiques.
Que veut dire un mot plongé dans une autre histoire, par exemple « Libération » ? Que veut dire un geste qui se retrouve là et là, par exemple les petits gestes du mouchard encadré de soldats ? Quelles invariances et quelles transformations ? Cette exploration, nous pousse à « entrer en relation » avec des images produites pendant ou juste après les faits, par des cinéastes européen.ne.s de gauche, solidaires des indépendances.
Leurs mésaventures en Afrique, leurs réflexions sur la part de création d'avant-garde et de propagande au service des mouvements représentés, sont aussi les nôtres. René Vautier, Chris Marker, Sarah Maldoror et d'autres nous ont ouvert la voie et nous défient. Et quand le réel est trop théâtral, on fait quoi, on censure ?
La difficulté liée à la confiscation des récits héroïques par les états décolonisés rend très délicate la tentative de déconstruire, depuis l'Europe, l'image des mouvements de libération.
A cela il faut ajouter une difficulté supplémentaire : la persistance des références esthétiques liées au passé colonial même dans la représentation de la décolonisation exige de déployer des stratégies dramaturgiques particulières pour en sortir et critiquer toutes les évidences : « Souris. Pas exotique, pas terroriste » répète la poétesse américano-palestinienne Rafeef Ziyadah dans *We teach life, Sir 2011*.
L'exotisme et le terrorisme sont deux réserves à clichés dans lesquelles le théâtre puise trop souvent ses costumes, ses idées de mise en scène. Mais la théâtralité des documents de l'époque recouvre aussi une part de réel : pour clamer leur amour, allégeance, fidélité, en pleine guerre civile, sous la menace de représailles, les acteurs historiques ont souvent recours au spectacle, ce « théâtre de la révolution » comme ironisait Heiner Müller.
Dès lors, il nous apparait plus judicieux de critiquer nos scènes sur scène, par exemple en partageant l'envie de « censurer » ce qu'on découvre dans les archives ou dans les témoignages ou plutôt de raboter ce qui nous embarrasse d'un point de vue esthétique ou moral, l'envie de calmer une théâtralité de mauvais goût et d'en examiner les raisons. Comment résiste-t-on à la tentation de censurer ce qu'on était venu défendre ? C'est est une autre question-poison ; comment au contraire affirmer ses partis-pris de traducteurs (traduction = trahison). Il nous importe de partager nos dilemmes éthiques sans dissimuler que notre recherche du moins mauvais compromis possible est passablement comique. Ce compromis, il se situe entre honnêteté intellectuelle et lisibilité théâtrale et s'accompagne nécessairement d'humour et d'auto-dérision.

Adeline Rosenstein

Entretien avec Adeline Rosenstein

Revenons à votre plongée dans l'Histoire : quelle matière théâtrale ramenez-vous dans vos filets ?

Une matière première, qui une fois mise à l'épreuve du théâtre, invite à plonger dans notre imaginaire, c'est l'objet du spectacle. L'environnement dans lequel nous vivons, notre présent nous instillent des images auxquelles on associe l'histoire. Involontairement, avec tout ce fatras qui occupe notre imaginaire, ces images nous guident. Il arrive qu'on les reproduise telles quelles. Elles sont les poubelles… (rire), notre banque de données inexactes, notre mémoire historiquement pas vérifiée.
Les recherches que nous menons entrent en confrontation avec la recherche historique. En réalité, l'artiste travaille la forme mais le chercheur aussi. Un historien, lorsqu'il est amené à parler avec un public non expert ou lorsqu'il est invité à intervenir dans un cadre muséographique, ou dans des films documentaires, est amené à se poser des questions de mise en forme, à produire du commentaire, et pas seulement de la création de connaissance. Dans mon travail, c'est comme si je redécouvrais la roue, le rapport entre la mise en forme des récits et notre présent, notre actualité. Ce faisant, je réalise à quel point la façon de raconter les choses a une influence sur la façon de percevoir notre présent.

Comment travaillez-vous la relation entre ce qui constitue les sources du récit et le théâtre dans ses formes de restitution ?
On se donne comme objectif de ne pas se laisser tenter par l'esthétisme, en évacuant cette question et en travaillant avec les imaginaires. Pour se mettre à voir apparaître les images que nous avons dans la tête, il faut leur laisser de la place. Donc, on ne projette pas d'images, c'est un documentaire dans lequel je ne montre pas les documents sur lesquels je me base, je les décris. Et puis nous restons vigilants sur ce que nous faisons en fixant des limites, des garde-fous. Comme s'assurer que ce qu'on est en train de faire ne vienne pas brouiller davantage les choses.

Si on comprend bien c'est un peu mission impossible…
C'est à cela qu'on invite les gens, assister à quelque chose d'impossible. Nous tentons d'approcher une représentation complexe, pas idéalisée, pas mensongère, pas rassurante et en même temps on fait le pari que cela restera accessible. Pas besoin de s'y connaître en théâtre contemporain pour apprécier ce spectacle. Cela concerne quiconque se dit que l'histoire n'est pas toujours bien racontée à l'école.

En vous débarrassant des normes, votre pratique fonctionne à rebours des artifices qui sécurisent les comédiens, cela nécessite de se mettre en danger, de se déshabiller…
Je me disais qu'au bout d'un moment, en théorie, je pourrais m'y habituer mais ça fait toujours un peu peur. Parce que cela signifie qu'il faut montrer des lacunes, montrer des échecs. Ma toute première formation c'était clown. Le clown c'est celui qui montre ses défauts et qui les voit pas lui-même. Quand on parle d'histoire coloniale cela fait remonter les tâches aveugles, la mise en doute de ce qu'on croit être en train de voir ou de sentir, puisque c'est peut-être une rencontre, le produit d'une rencontre complètement déséquilibrée dès le début. Et donc cet aveuglement, ce nez rouge quelque part, je le connais depuis longtemps. Montrer ses erreurs c'est aussi dire aux autres qu'on n'a pas la vérité infuse et qu'on n'y arrive pas tout seul. On a besoin des autres pour qu'ils nous informent sur nos ombres, sur notre gros nez rouge.

À propos de l'Histoire figée qu'on nous restitue, on peut se dire aussi qu'à un moment T de l'histoire, les choses auraient pu prendre une autre tournure, ce qui aurait pu faire tourner le monde d'une tout autre façon, explorez vous cette dimension ?
Oui bien sûr, mais avec délicatesse, parce que l'exploration des potentialités d'un événement et des tentatives recouvertes par les vainqueurs ouvre parfois auprès de personnes attendant une reconnaissance des souffrances subies, une mise en question du crime commis. Est-ce que tu serais en train d'insinuer que cela n'a pas eu lieu ? Non, je ne nie pas que cela a eu lieu. Et je m'excuse si c'est à ça que cela ressemblait. Dans le spectacle, on essaie de parler du futur du passé, c'est-à-dire l'endroit vers lequel étaient dirigés les espoirs des gens qui ont agi dans le passé.

propos recueilli par Jean-Marie Dinh, *Alter Midi*, février 2021 (extraits)

Adeline Rosenstein

Metteuse en scène, comédienne et autrice, Adeline Rosenstein (1971) est originaire de Genève et de nationalité allemande. Après avoir suivi une formation de clown auprès de Pierre Dubey à Genève tout en étudiant en parallèle l'histoire des religions et la sociologie, elle a obtenu en 1995 un diplôme de comédienne puis un diplôme de mise en scène Bat-HfS-Ernst Busch à Berlin en 2002 où elle a vécu 12 ans. Après de longs séjours à Buenos Aires et à Bruxelles, à l'occasion de la coécriture avec le sociologue belge Jean-Michel Chaumont d'une comédie *Les Experts* (2006- 2008), elle s'installe définitivement en Belgique où elle travaille depuis 2008 comme dramaturge, traductrice de l'allemand, comédienne, metteure en scène, active également dans des associations de son quartier à Schaerbeek. C'est au Théâtre Océan Nord et au Théâtre La Balsamine qu'elle crée les 6 épisodes de la série *Décris-Ravage*, projet documentaire sur la question de Palestine qui obtient les prix de la critique 2014 et prix SACD 2016 catégorie « découvertes ». Sa performance *Les Flasques* présentée au Festival Actoral (2016) et au Théâtre des 13 vents CDN de Montpellier, se penchait sur les nouvelles pédagogies numériques et le revenu de base universel.

Entre 2016 et 2021, avec certain.e.s artistes de *Décris-Ravage* et les jeunes comédien.ne.s sorti.e.s de l'ESACT elle mène la trilogie du *Laboratoire Poison*. En 2019 elle écrit *Détester tout le monde*, une comédie pour jeune public d'après l'*Orestie*, pour la compagnie de Thibaut Wenger ainsi que le texte *Les Hostilités* pour Léa Drouet.

Elle est la directrice artistique de sa compagnie Maison Ravage créée en 2020. Maison Ravage / chercher, fabriquer, créer, montrer, essayer.

Maison Ravage fut souhaitée par l'équipe élargie d'Adeline Rosenstein afin d'expérimenter et de partager une démarche artistique documentaire avec d'autres artistes et avec le public le plus large possible. Maison pour l'action de se retrouver. Ravage pour entendre les cris du monde et imaginer de nouveaux récits. Les formes de « théâtre dans la recherche » expérimentées durant les dernières créations d'Adeline Rosenstein offrent la possibilité de faire dialoguer des personnes de différents milieux sur la question : comment mettre en forme et rendre visible des sujets politiques complexes, des connaissances parfois trop pointues, parfois trop personnelles, sur des processus sociaux qui échappent aux outils du spectacle si on n'insiste pas pour les inclure dans le langage théâtral ? Cette insistance est une durée d'écriture qui passe par beaucoup de ratés et nécessite un abri, un cadre de jeu, une structure. Maison Ravage réunit ponctuellement des artistes très différent.e.s, autour de questions communes et non résolues posées par le rapprochement entre pratiques militantes, recherche en sciences humaines et pratiques / recherche artistiques. Au cœur de son travail, il y a le souci de la traduction scénique de problèmes historiographiques : comment rendre lisible la complexité par le théâtre, ses raccourcis et ses clichés ?

Adeline Rosenstein

DÉCRIS-RAVAGE

textes écrits ou recueillis, mise en scène : Adeline Rosenstein

avec : Marie Alié, Salim Djaferi, Léa Drouet, Céline Ohrel ou Thibaut Wenger, Adeline Rosenstein

espace : Yvonne Harder
lumières : Arié van Egmond
création sonore : Andrea Neumann
direction technique : Lou Van Egmond
regards scientifiques : Jean-Michel Chaumont, Henry Laurens, Julia Strutz, Tania Zittoun
photos : Michel Boerman

Décris-Ravage, une bande dessinée d'Adeline Rosenstein et Baladi, est publiée aux éditions Atrabile.

Le titre de la pièce dit l'ambivalence de l'opération : s'agit-il de décrire un ravage ? S'agit-il, en décrivant, de ravager nos représentations ? Le sous-titre, en tout cas, situe le sujet : « Théâtre documentaire sur la question de Palestine ». Commence alors, sous l'égide d'une simili-conférencière à l'humour rigoureux et à l'embarras tenace, une suite d'exposés émaillés de schémas humains, de cartographies imaginaires, de problèmes de traduction, d'œuvres perdues. Manière de ressaisir pour aujourd'hui, l'ancienne et lente formation, entre 1788 et 1948, d'un nœud politique centenaire.

jeu 24 nov à 19h
ven 25 nov à 20h

durée 3h45, entractes compris

production : Maison Ravage ASBL ; Little Big Horn

partenaires : Festival Echtzeitmusik – Berlin ; Ausland – Berlin ; Festival Premiers-Actes – Husseren - Wesserling ; Théâtre Océan Nord – Bruxelles ; Centre de culture ABC – La Chaux-de-Fonds ; Centre culturel André Malraux – scène nationale Vandoeuvre-lès-Nancy ; Théâtre de la Balsamine – Bruxelles

avec le soutien de : Bourse du soutien aux lettres du WBT/D 2013, Bourse Odyssée pour la traduction 2013, Comité Mixte Chartreuse de Villeneuve lez Avignon / Fédération Wallonie Bruxelles 2013, Fédération Wallonie-Bruxelles – Service Théâtre, Cocof , WBI

Peu de territoires se trouvent au centre d'enjeux politiques, symboliques et imaginaires aussi démesurés que l'antique Terre sainte, aujourd'hui Palestine et Israël. Ce bout de terre, deux fois plus petit que la Suisse, a vu son histoire marquée depuis des siècles par ses liens et ses échanges avec l'Europe, au point qu'armées et artistes européens n'ont cessé de s'y impliquer. Adeline Rosenstein entreprend de raconter cette histoire, de la campagne napoléonienne d'Égypte à nos jours, à travers une fresque théâtrale mettant en scène ce que l'on nomme la Question de Palestine. Cette traversée critique et historique se présente comme une conférence à plusieurs voix dont les faits historiques servent de canevas, illustrée par les témoignages d'artistes occidentaux ou locaux et des extraits de pièces de théâtre du monde arabe. Assumant l'idée qu'une histoire critique et non partisane est possible, interrogeant comment les représentations participent des conflits, Adeline Rosenstein invente des procédés théâtraux explicitant les enjeux, les lieux et le lexique convoqués pour décrire l'histoire mouvementée de ce territoire

Décris-Ravage propose une traversée historique et sémantique du dossier international appelé Question de Palestine.
Retracer l'histoire des retrouvailles à partir de 1799 entre l'Occident et un petit territoire peuplé (!) aux enjeux imaginaires infiniment grands, Israël/Palestine/Terre Sainte. Entre théâtre documentaire et conférence inattendue, mêlant sources historiques, témoignages et œuvres de dramaturges arabes, Adeline Rosenstein y décrit autant 200 ans d'histoire palestinienne que les liens anciens entre l'Europe et cette partie du monde arabe.
Rappelant une histoire en grande partie méconnue, *décris-ravage* ausculte ainsi à la fois une situation donnée et les manières de transmettre l'histoire, déjouant les simplismes partisans et reliant à nouveau inventivité et lucidité contre l'hystérie et le passé réifié mis au service de la violence.

© Michel Boermans

Entretien avec Adeline Rosenstein

Près de huit ans après que vous avez commencé à travailler sur le projet Décris ravage, l'actualité ayant trait à la Questionde Palestine n'aura jamais été aussi décisive (vague de violence de 2015-2016, récente de déclaration de D. Trump, etc.). Ces changements ne contribuent-t-ils pas à la maturation de votre spectacle ? Outre qu'il soit utile, votre théâtre n'est-il pas de surcroît nécessaire ?
C'est plutôt le sentiment d'impuissance que m'inspire l'actualité : le monde suit son cours comme si nous n'avions jamais rien écrit sur le sujet. Et en ce qui concerne les crises violentes qui, à mon avis, ne sont pas décisives mais s'accumulent très dangereusement, elles nous inspirent des choses peu originales telles que la tristesse et l'envie de s'indigner sur scène. Durant ces années, ce sont les artistes du monde arabe et ceux rencontrés plus récemment à Kinshasa qui m'ont enseigné la discipline : ne pas « céder » face à l'actualité, continuer le tissage délicat que le sang fait fondre comme papier de soie, oser le calme. L'horreur vient nous serrer les mâchoires, les poings, les regards : nous les desserrons, non pas pour nous en accommoder mais parce qu'un projet l'exige.

Dans quelle mesure les nombreuses anecdotes recueillies dans la phase préliminaire de votre travail prennent le pas sur l'Histoire dite « traditionnelle » ?
Je dois beaucoup à l'histoire dite « traditionnelle ». Les historiens et les chercheurs de l'oralité m'ont appris des formes d'écoute et de construction de récits que, selon moi, le théâtre n'ose pas.
En revanche, là où nous avons peut-être de l'avance sur eux, c'est que l'anecdote « je me suis trompé », la petite erreur personnelle, nous savons qu'elle est le drame. Ou le rire. Autrement dit, l'essentiel. Je lis ou j'entends rarement un récit historique construit autour d'erreurs que son auteur aurait commises. Les petites anecdotes présentées sont non seulement des témoignages à propos d'événements historiques mais aussi un retour parfois comique sur les erreurs de jugement face à ces mêmes événements.
C'est cette façon qu'a le théâtre de dire à son public : « vous serez plus malin que moi » qui pourrait – du moins j'en fais le pari – nous rendre différemment attentifs à l'histoire que nous portons.

« L'accumulation d'images-choc risque d'ancrer un état du monde comme une fatalité dans l'imaginaire collectif [...] : le spectateur compatit, mais ne s'indigne plus » (Susan Sontag, *Devant la douleur des autres). Cette absence d'images n'est-elle pas devenue nécessaire pour stimuler l'imaginaire du spectateur, dans un contexte de surabondance médiatique qui ne laisse que peu de place au libre-arbitre ?**
Je crois que les images d'horreur auxquelles nous sommes confrontés en regardant les informations ou en allant sur les réseaux sociaux peuvent provoquer l'indignation mais pas nécessairement l'envie de mieux comprendre. C'est une question vieille comme le monde : « que faisons-nous quand nous pensons ? » Il faut parfois cesser d'associer sauvagement tout ce qui nous passe par la tête pour découvrir un sens que nous n'envisagions pas auparavant. Cela n'est pas facile car les images choc irradient longtemps. Il faut quelquefois un

* Susan Sontag, *Devant la douleur des autres*, Christian Bourgois Éditeur, 2003

© Michel Boermans

espace non-violent pour oser prononcer un mot « étranger », un mot lu ou entendu mais encore jamais utilisé pour se donner le droit de « parler comme un autre », de faire semblant et ce faisant, découvrir une autre pensée, emprunter un langage pour s'amuser, sans y croire. Dans des conflits extrêmement polarisés, vouloir apprendre, c'est déjà considéré par les gens de son camps comme une trahison.

Y a-t-il une ligne narrative qui noue entre eux les épisodes ?
La série avance chronologiquement : les trois temps vont du même pas mais ne commencent pas en même temps. Le temps de l'histoire commence avec les expéditions de Bonaparte en Égypte en 1798. Le temps des témoignages commence en 1949, avec le récit d'un témoin argentin qui s'est installé dans un kibboutz en Israël pour participer à la construction du socialisme. Les pièces de théâtre en arabe auxquelles j'ai eu accès grâce au chercheur palestinien Mas'ud Hamdan sont filles de la défaite de 1967. Un théâtre arabe autour de cette question naît à ce moment-là. On sait que des pièces palestiniennes plus anciennes traitant du sionisme furent représentées mais il faut les retrouver et cela n'est pas aisé pour le chercheur palestinien lui-même.

En posant l'une à côté de l'autre des sources très différentes, y a-t-il le désir de trouver une traduction scénique à la séparation géographique des territoires ?
Non, ce n'est pas la traduction d'une topographie où les gens ne communiqueraient pas. Je crois que si j'avais voulu faire ça, j'aurais cherché à perdre les gens dans des méandres infinis, à l'image du tracé du mur de séparation. Or mon projet est de partager la complexité, surtout pas de perdre le public. Je crois plutôt que je travaille en assumant l'effet de collage de textes très différents avec moi qui parle au milieu et qui fait le lien. J'essaie d'être de bonne foi et d'amener le public dans les culs-de-sac où je suis moi-même entrée à la recherche de réponses. Il n'y a pas d'autre cohérence à Décris-ravage, je crois, qu'une certaine logique de la question. J'ai l'impression que dans les autres arts, ou dans les sciences humaines, on donne beaucoup plus de liberté au public, on compte beaucoup plus sur lui pour apprécier la nécessité ou l'évidence de la multiplicité des signaux, de la simultanéité des actes, de la non-linéarité des discours. Henry Laurens dit souvent qu'il faut raconter l'histoire en split-screen : pendant qu'il se passe ceci ici, il se passe aussi cela là-bas. Le collage est une bonne façon de tenir compte de cette profusion du réel et des récits.

Votre spectacle se présente comme une vraie-fausse conférence entrecoupée de scènes théâtrales. On pense évidemment aux formes contemporaines qui ont mis en avant la figure du conférencier mais est-ce aussi une façon de convoquer la figure du conteur ?
La tradition du conteur bien sûr m'intéresse.
Mais je ne crois pas que ce soit une source. J'ai pris beaucoup de distance avec toutes les traditions théâtrales. Il y a un moment où je me suis fâchée avec cet attirail qui me semblait incapable de représenter les choses qui me préoccupent le plus : que s'est-il passé ces 200 dernières années, ou ces 20 dernières années, pour qu'on en arrive là ? Je suis devenue impatiente avec tout ce que j'avais traversé – le clown, la mise en scène, les classiques allemands chéris, l'avant-garde russe chérie.

Avez-vous inventé une autre technique alors, par exemple une autre technique de jeu ?
Presque tous les comédiens qui m'accompagnent sont aussi des metteurs en scène et ils ont envie de chercher cet endroit du presque rien qui peut surgir entre nous. Bien entendu qu'on ne fait pas rien mais on s'observe les uns les autres pour trouver cette forme ténue qui n'est ni ça ni ça ni ça ni ça…

Et qui serait quoi alors ?
Dans *Peuples exposés, peuples figurants**, Georges Didi-Huberman propose l'expression : « regarder avec tact ». C'est peut-être ce qu'on essaie de faire. Ne pas recourir à des formes réflexes mais viser juste à chaque fois. Je me demande toujours ce que quelqu'un qui viendrait de Gaza penserait : je ne voudrais pas qu'il croit que nous utilisons les massacres et les morts pour donner une image de nous mais que nous cherchons une façon de raconter ce qui se passe.

propos recueillis par Stéphane Bouquet et Aurélien Péroumal

* Georges Didi-Huberman, *Peuples exposés, peuples figurants, L'Oeil de l'histoire 4, Les Éditions de Minuit, 2012*

Qui vive !

samedi 19 nov
Qui Vive ! : tarif unique 10 €

de 17h à 1h

Les Qui Vive ! c'est, un samedi par mois à 17h, une programmation impromptue de pièces courtes, de lectures, de films, d'invités d'un jour, décidée au gré de l'actualité du théâtre (de qui y passe) et du monde (de ce qui s'y passe).

Ce Qui Vive! est conçu en collaboration avec l'équipe d'Adeline Rosenstein. Il débute après le séminaire « Passages secrets » d'Olivier Neveux (14 h 30 – 16 h 30) et proposera, entre autres :

- *Koulounisation*, pièce de Salim Djaferi (cf. page suivante)
- *La route de la traversée*, méditation poétique (texte et vidéo) de Michaela Danjé
- *Ouverture des hostilités*, visite du chantier de création de Marie Devroux
- *Alopecia areata universalis*, lecture-performance par Olivia Stainier
- *Alice*, concert de la micro chorale du même nom
- *Caserne*, DJ-SET

Qui Vive ! est précédé de 14h30 à 16h30 de :

« Passages secrets » séminaire mensuel d'Olivier Neveux

ouvert à tous, entrée libre

Olivier Neveux, chercheur au sein de l'Ensemble Associé, propose chaque mois un séminaire au cours duquel il poursuit l'exploration des passages plus ou moins secrets qui peuvent relier le théâtre à la politique.

Le chercheur Philippe Ivernel qui a tant contribué au sauvetage de la mémoire du théâtre politique proposait de « partir de l'inquiétude contemporaine» pour aller chercher dans le passé des exemples et non de « partir du passé pour n'aboutir jamais au présent ». C'est donc à partir de notre « inquiétant présent » que seront explorés quelques rapports inventés et expérimentés entre pratique et théorie, théâtre et émancipation, art et révolution. L'hypothèse générale est qu'ils sont à même de nourrir une réflexion stratégique sur la production et la fonction d'un « théâtre d'art politique» contemporain. Nous ne partons pas de zéro.

Olivier Neveux est Professeur d'Histoire et d'Esthétique du théâtre, responsable de la section « Arts » à l'ENS de Lyon et membre de l'Unité Mixte de Recherche 5317 (Ihrim). Rédacteur en chef de la revue *Théâtre/Public*, il est l'auteur, entre autres, de *Contre le théâtre politique* (La Fabrique éditions, 2019), *Politiques du spectateur. Les enjeux du théâtre politique aujourd'hui* (La Découverte, 2013) et *Le Théâtre de Jean Genet* (Ides et Calendes, 2016).

KOULOUNISATION

conception et interprétation : Salim Djaferi

conception et interprétation Salim Djaferi
collaborateur artistique Clément Papachristou
regard dramaturgique Adeline Rosenstein
aide à l'écriture Marie Alié et Nourredine Ezzaraf
écriture plateau Delphine De Baere
scénographie Justine Bougerol et Silvio Palomo
création lumière et régie générale Laurie Fouvet
développement, production, diffusion Habemus papam
merci à Aristide Bianchi, Camille Louis, Kristof van Hoorde et Yan-Gael Amghar

© Jean-Henri Thomas

Découvrant Alger, Salim Djaferi explore les librairies en vain : aucun rayon sur la Guerre d'Algérie. Jusqu'à ce qu'une libraire lui signale : « Les ouvrages sur la Guerre d'Algérie se trouvent au rayon Révolution. » Évidemment : en Algérie c'était une Révolution, pas une guerre ! Qui choisit les mots pour qui ? Recouvrent-ils les mêmes faits ? Cette prise de conscience a déclenché une quête et une enquête, sur les mots relatifs à cet écart des langages. De rencontres en anecdotes, *Koulounisation* se nourrit des histoires des autres, et des mots qu'ils emploient pour raconter ces histoires.

sam 19 nov
dans le cadre du Qui Vive !

durée 1h25

Une création de Salim Djaferi en Coproduction avec Les Halles de Schaerbeek, Le Rideau de Bruxelles et l'Ancre - Théâtre Royal de Charleroi
Avec le soutien des bourses d'écriture Claude Étienne et de la SACD,
de la Chaufferie-Acte1, de La Bellone-Maison du Spectacle (BXL/BE), du Théâtre des Doms, du Théâtre Episcène et de Zoo Théâtre.
Avec l'aide de la Fédération Wallonie Bruxelles
Les projets de Salim Djaferi sont hébergés adminatrativement par Habemus papam

Avec la linguistique pour fil dramaturgique, Salim Djaferi signe une pièce passionnante, savante, limpide. [...]

Créé avec la complicité de Clément Papachristou et d'Adeline Rosenstein, *Koulounisation* ose empoigner un sujet vertigineux et douloureux, que l'outil linguistique offre d'aborder non sans révolte mais avec calme, curiosité, empathie, intelligence - celle qui relie le cœur et l'esprit.

Marie Baudet, *La Libre Belgique*, 11 octobre 2021 (extraits)

RENCONTRES DES ARTS DE LA SCÈNE EN MÉDITERRANÉE

Dérive casablancaise

du 30 nov au 3 déc
à Casablanca, Maroc

Organisées par le Théâtre des 13 vents parallèlement à la Biennale des Arts de la Scène en Méditerranée (dont la deuxième édition aura lieu en novembre 2023), ces Rencontres rassemblent chaque année des artistes du bassin méditerranéen. Conçues comme un temps de partage des situations historiques, esthétiques, politiques des artistes participants, elles sont également l'occasion de présenter au public des œuvres théâtrales, chorégraphiques, musicales, circassiennes, ainsi que des textes scéniques.

Depuis 2018, les Rencontres des Arts de la Scène en Méditerranée se sont tenues chaque année au mois de novembre au Théâtre des 13 vents. Cette saison, à l'initiative de Meryem Jazouli, chorégraphe marocaine fondatrice de l'association ARD2D, elles quitteront Montpellier pour la première fois, et se dérouleront à Casablanca. Cette étape extramuros, organisée en partenariat avec l'Institut français de Casablanca, est née de l'envie de donner écho à l'esprit des Rencontres et de la Biennale, d'inverser la perspective et le sens des trajets, et de prolonger ailleurs le geste engagé ici.

Pays participants aux Rencontres à Casablanca :

- Maroc
- Algérie
- Tunisie
- Liban
- Syrie
- France
- Grèce
- Espagne

ET AUSSI

sam 19 nov à 11h Café littéraire autour de *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov
organisée par l'Association des spectateurs
à la Brasserie Le Dôme, ouvert à tou·te·s, entrée libre

sam 12 nov de 10h à 18h, atelier de lecture collective
animé par Caroline Masini (dramaturge) et Florian Onnéin (Troupe Associée)
ouvert à tou·te·s, participation : 10 € par atelier, sur inscription

lun 14 nov de 19h à 21h30, atelier éphémère
animé par Adeline Rosenstein
ouvert à tou·te·s, entrée libre

jeu 24 nov de 9h à 17h15, formation « Accueillir des publics en situation de handicap »
pour les professionnel·le·s

les dim 27, lun 28 et mar 29 nov de 10h à 17h, atelier de jeu
dirigé par Adeline Rosenstein
pour les professionnel·le·s

du lun 29 nov au ven 31 mars, stage de professionnalisation « Métiers artistiques du théâtre »
en partenariat avec l'AFPA-Saint-Jean-de-Védas
pour les professionnel·le·s

EXPOSITIONS

à partir de 18h, les soirs de représentations, dans le hall du théâtre
entrée libre

Yohann Gozard et Wilson-Pajic Nancy

en partenariat avec le FRAC Occitanie Montpellier

Dessinateur et sculpteur de formation, c'est finalement vers la photographie que se penche **Yohann Gozard** (1977, vit et travaille à Toulouse). De cet apprentissage, Gozard a gardé un sens aigu de la composition et de la couleur qui confère à ses images une picturalité saisissante. Les espaces urbains délaissés, invariablement saisis de nuit, sont ses terrains privilégiés.

Nancy Wilson-Pajic, par l'utilisation de matières, de couleurs, de cadrages ou de textes qui viennent perturber ou se greffer à l'image originelle, réalise des photographies équivoques, qui plongent le spectateur dans une interprétation critique ou introspective.

RADIO

tous les samedis à 10h

D'octobre 2022 à juin 2023, le samedi à 10h, Radio Clapas diffuse un programme mensuel enregistré, composé, mixé par Cédric Michel et Serge Monségu du Théâtre des 13 vents. « Radio 13 vents » c'est l'écho du Qui Vive ! Sons et paroles du Qui Vive ! Qui a fait quoi ? Qui a dit quoi ? Ça a eu lieu. On était là. On a entendu ça.

en partenariat avec Clapas 93.5

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

LE MOIS PROCHAIN

La Cerisaie

conception et mise en scène : Daniel Jeanneteau, Mammar Benranou

du 8 au 14 déc au Théâtre des 13 vents

Billetterie du théâtre

Tél. 04 67 99 25 00
Domaine de Grammont Montpellier
du mardi au vendredi de 13h à 18h
Achat de billets en ligne sur www.13vents.fr

Navette 13 vents

La navette vous attend Place de France (Odysseum), face à l'arrêt Place de France du bus n°52, dès 1h et jusqu'à 20 minutes avant le début de la représentation (plusieurs rotations).
Pour rentrer en ville : rotations de la navette jusqu'à 1h20 après la fin de la représentation, arrivée Place de l'Europe (Antigone).

Théâtre des 13 vents
Domaine de Grammont - Montpellier
administration 04 67 99 25 25
www.13vents.fr

licences d'entrepreneur de spectacles
1-L-R-21-2823, 2-L-R-21-2583, 3-L-R-21-2750